

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Superpositions

André-G. Bourassa

Number 15, August–September 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40516ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourassa, A.-G. (1979). Superpositions. *Lettres québécoises*, (15), 22–24.

Superpositions

Après avoir donné trois ans de perspectives sur un grand nombre de poètes québécois, de Jean-Aubert Loranger à Nicole Brossard, je sens le besoin de me faire un tableau d'ensemble. Un peu pour me retrouver et un peu pour faciliter le coup d'oeil à ceux qui regrettent de n'avoir que des vues ponctuelles et statiques de la production de nos poètes. J'aurai atteint mon but si le lieu du poète québécois — sa topologie axiale — apparaît au lecteur comme un champ magnétique où on observerait des forces gigantesques en opération.

L'entreprise est difficile. Pierre de Grandpré, par exemple, a publié un tome complet de son *Histoire de la littérature française du Québec* où tout est éparpillé au point qu'on puisse se demander si les gens de l'Hexagone ont quelque chose en commun ou s'il a existé un mouvement automatiste. Guy Robert a tout réduit au terme « sauvage » auquel il donne tellement de sens différents que le terme ne veut plus rien dire¹. Clément Moisan a présenté une synthèse en trois points (rhétorique, mystique et musique)² qui est honnête mais évacue subtilement le politique et ramène inconsidérément au mystique les productions de certains poètes matérialistes (notamment les surréalistes). Quant à la division en cinq tranches que propose Philippe Haeck (automatisme, prise de parole, mosaïque contre-culturelle, théorie/écriture, utopie)³, elle offre plus de diversité mais donne, peut-être malgré elle, l'illusion d'une succession d'étapes dans le continu historique où n'auraient de valeur que les étapes menant plus directement que d'autres à la modernité.

Je ne donnerai peut-être rien de mieux dans cette tentative de faire le point. Mais je voudrais au moins faire ressortir le jeu des divergences et convergences, des continuités et contradictions. En superposition, elles dessinent une figure étonnante de ce que nous sommes et de ce que nous devenons.

Les grandes lignes de la poésie québécoise contemporaine me paraissent s'entrecroiser sur deux axes : l'axe de la recherche d'identité et celui de l'intervention idéologique. Une poésie tournée vers soi et une poésie tournée vers l'autre.

Sur l'axe de la recherche d'identité s'orienteraient trois mouvements (au sens de trois magnétisations) :

1. les Automatistes (1942) et ceux qui, comme eux, sont en quête de nouveaux mythes collectifs ;
2. l'Hexagone (1953) et *Liberté* (1959) avec leur concept de personnalisation du pays par la prise de parole ;
3. les formalistes de L'Estérel (1964), de *La Barre du jour* (1965), de *Quoi* (1967), des *Herbes rouges* (1968) et de *Dérives* (1975) avec leur inventaire du Texte.

Sur l'axe de l'intervention idéologique s'orienteraient trois autres regroupements :

1. les spiritualistes de *La Relève* (1934), de *La Nouvelle Relève* (1941) et de *Cité libre* (1950) ;
2. les matérialistes de *La Revue socialiste* (1959), de *Parti pris* (1963) ou de revues et maisons plus récentes comme *Stratégie* (1972), *Brèches* (1973) ou *Chroniques* (1975) ;
3. les utopistes, les contre-culturels et, dans une certaine mesure, les « a-politiques » qu'on trouve dans *Hobo-Québec* et dans *Cul-Q* (1973) ou chez les poètes musiciens.

Le mouvement automatiste fondait toute sa théorie, comme le surréalisme, sur la notion de « id » collectif pour identifier, grâce aux coups de sonde de l'automatisme au fond du « soi » ou « ça », les configurations futures de la civilisation. Ses membres (Claude Gau-

vreau, Gilles Hénault, Paul-Marie Lapointe et Thérèse Renaud), prennent leurs distances d'avec les surréalistes qu'ils trouvent trop littéraires, trop narratifs. Mais quelques poètes de leur entourage se rapprocheront davantage d'André Breton ; c'est le cas notamment de Roland Giguère. Plus récemment, d'autres ont paru marqués par le surréalisme, comme Louis Geoffroy, Louis Philippe Hébert, Albert-G. Paquette, Claude Péloquin et Denis Vanier.

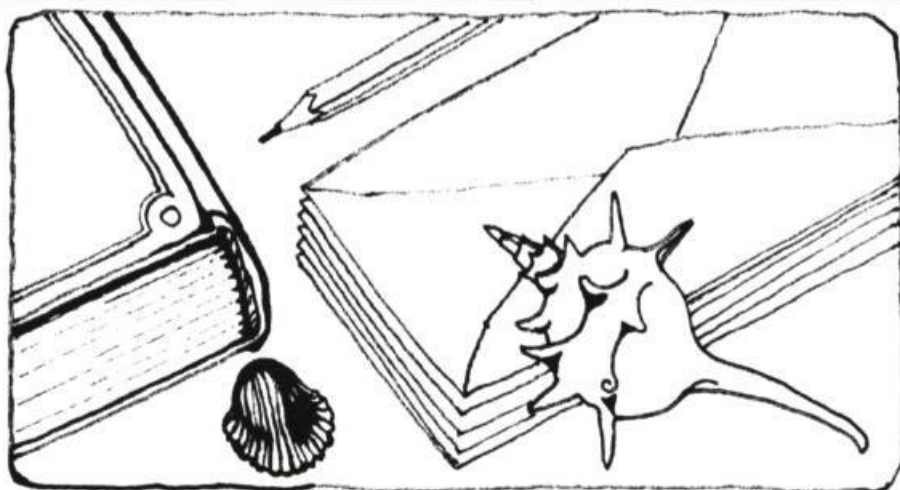
L'Hexagone, à la fois regroupement de poètes et maison d'édition, est souvent associée à des notions politiques de nationalisme et même de séparatisme. Pourtant, dans les faits, la maison est ouverte à la pluralité idéologique — on y trouve des catholiques, des fédéralistes, des marxistes. Pourquoi ? Parce que son concept de base s'inspire (plus ou moins ouvertement) d'une théorie de la psychologie selon laquelle le développement de la personnalité est lié à l'expression de soi ; il n'y aurait d'identification possible que par la prise de parole. Transposée au niveau national, cette notion suppose qu'il n'y a pas de nation québécoise possible sans permettre à ceux qui peuvent la dire (je pense aux poètes Alain Horic, Gaston Miron, Fernand Ouellette et Jean-Guy Pilon) de la dire effectivement. Pas de nation québécoise non plus sans permettre aux jeunes lecteurs d'avoir accès à des oeuvres anciennes dont l'édition serait épuisée, d'où l'entreprise de « rétrospectives » ou de rééditions (je pense à Alain Grandbois, à Pierre Perreault, à Alphonse Piché). *Liberté*, revue dirigée par plusieurs des directeurs de l'Hexagone, oeuvre un temps dans le même sens pour ensuite éclater définitivement dans des directions qui se limitent moins au littéraire et au national ; l'Office national du film me paraît avoir suivi un chemin semblable avec Gilles Carle, Jacques Godbout, Gilles Groulx et Louis Portugais.

Les premiers formalistes sont plutôt inspirés des maîtres de *Communications* et de *Tel Quel* en France. Ils se définissent surtout par rapport à des notions d'intertextualité ou de Texte et considèrent leur travail sur l'écriture comme une activité d'inventaire qui vise à faire parler les formes verbales⁴. Rejetant la plupart des concepts de sources et d'histoire littéraire, ils fonctionnent

surtout en synchronie et parlent souvent de leur travail en termes de laboratoire. Je pense à Michel Beaulieu, à Nicole Brossard, au premier Raoul Duguay et à Luc Racine, pour ne nommer que les premiers formalistes, en ajoutant, peut-être Pierre Bertrand, Jean-Yves Colette, Normand de Bellefeuille et Bernard Tanguay.

Si différents qu'on puisse les croire à première vue, ces regroupements sont donc tous trois centrés sur le même problème d'identification (le « id » collectif, le « moi » national et le Texte). C'est sans doute là un problème d'ex-colonie en voie de personnalisation, un problème aussi de culture conquise en lutte contre une domination linguistique étrangère : le Québec doit s'inventer des mécanismes de défense. Mais c'est aussi un problème qui tient au fait que le Québec a peu de maîtres à penser (Bernard Lonergan, né au Québec, n'y est guère célèbre que dans les milieux cléricaux, Marshall McLuhan est anglo-ontarien et René Major fait carrière à Paris) et que les mouvements idéologiques semblent y flotter au gré de la naissance d'une revue ou de la publication d'un livre.

Du côté des interventions idéologiques, il y a eu, après une vague ancienne de nationalistes (avec *Le Devoir* d'Henri Bourassa et *L'Action française* — devenue *canadienne-française* puis *nationale* — de Lionel Groulx), une vague de spiritualistes. *La Relève* d'abord, qui suit *Esprit* comme une petite soeur suit la grande. On y retrouve des poètes qui ne sont peut-être pas évangélistes mais se montrent profondément tourmentés par le mystère de la parole, comme Anne Hébert, par le déchirement entre l'esprit et la matière, comme son cousin Hector de Saint-Denis Garneau ou comme Rina Lasnier (cette dernière ne fait pas partie du mouvement mais a véhiculé longtemps la même problématique). Quant à la revue *Cité libre*, elle se voulait plus à gauche que *La Relève* mais restait essentiellement spiritualiste. Elle ne fut pas particulièrement remarquée par son intérêt pour la poésie, mais plusieurs de ses directeurs de même que certains anciens de *La Relève* ont oeuvré aux *Écrits du Canada français* qui, encore aujourd'hui, font large part aux poètes. Ce mouvement reflétait assez bien les positions dominantes des intellectuels



de son temps mais il a suivi une courbe de moins en moins interventionniste . . . Il faut dire que ses principaux interventionnistes sont passés au pouvoir ou aux officines du gouvernement fédéral pour défendre leurs visées universalistes.

Les matérialistes ont été plus tapseurs à l'intérieur de l'activité littéraire. À *La Revue socialiste* où on trouve des littéraires spécialistes de l'escarmouche comme Maurice Beaulieu, Jacques Ferron et le poète Michel Van Schendel. À *Parti pris* où on retrouve d'anciens collaborateurs de *Liberté*, c'est-à-dire ceux qui ont fait peur avec le numéro « Jeune littérature — Jeune révolution » (n° 26, 1963) et qui avaient nom : André Brochu, Yves-Gabriel Brunet, Paul Chamberland, Michel Garneau, André Major, Jacques Renaud. Avec *Parti pris*, c'est une génération nouvelle qui prend la gauche et, par son option matérialiste, entend rejeter à droite l'intelligentsia de *Cité libre* et de *Liberté*. On y parle, dès le premier numéro, du FLQ et on prend même ses distances avec le manifeste des Automatistes considérés comme d'humbles révoltés par rapport aux révolutionnaires. Faire l'indépendance, établir un pays socialiste et favoriser le langage populaire en littérature, voilà le programme que va suivre longtemps la maison d'édition qui survit encore à la revue. On voit même se rallier à *Parti pris* des formalistes comme Raoul Duguay et Luc Racine. Ferron et Van Schendel collaborent aussi à *Parti pris*. Et même Jacques Brault, le spécialiste de la pensée médiévale, qu'on attendrait plutôt chez les spiritualistes (comme quoi le genre de configuration géographique que je tente ici est discutable, avec ses longitudes et latitudes).

Le réalisme socialiste des années 30 a eu ses adeptes au pays, tant avec le journal *Combat* qui suivait les traces de *Clarté*, qu'avec la poésie ouvrière et populaire de Clément Marchand, d'André Pouliot (qui signe aussi des textes automatistes), de Robert Lalonde ou, plus récemment, de Michel Bujold et de François Charron. Ces dernières années, c'est dans une perspective plutôt maoïste ou albanaise que ce réalisme de combat a été relancé par *Stratégie* et par *Champ d'application*, soulevant ainsi le questionnement de Marcel Saint-Pierre à *Chroniques*. La nouvelle revue *Possibles* (1976), dirigée par des sociologues et par des poètes dont l'engagement politique personnel est bien connu (Marcel Rioux, Roland Giguère, Gérald Godin — de *Parti pris* — et Gaston Miron) fait même une place à la poésie populaire et à la chanson syndicale.

Reste à préciser que certains poètes formalistes manifestent une évidente appartenance à une conception matérialiste du texte. Les plus récents, du moins, comme Roger Des Roches, Philippe Haeck et André Roy qui furent collaborateurs à *Chroniques*.

Aborder les « a-politiques » à propos des poètes qui figurent sur l'axe de l'intervention idéologique n'est pas un mince paradoxe. C'est souligner pourtant une absence de prise de position qui finit par devenir une prise de position. Absence parfois due, on s'en doute, à des visées commerciales chez certains chanteurs qui ne veulent pas blesser une trop grande partie de la clientèle du disque et de la scène ; je ne parlerai même pas de ces mercenaires. Mais absence le plus souvent due au besoin d'inventaire des mythes personnels, à un goût pour la nature, à la primauté de

l'amour-passion, aux préoccupations pour une certaine gratuité ; ce qui nous a donné les premiers textes de Félix Leclerc et de Gilles Vigneault — qui prennent publiquement, depuis, des positions nationalistes très fermes — ou les beaux poèmes de Marcel Bélanger, de Cécile Cloutier⁵, de Gatien Lapointe, de Pierre Mathieu, de Pierre Morency, de Pierre Nepveu, de Suzanne Paradis, de Gemma Tremblay.

Je situe sur l'axe de l'intervention idéologique les textes de la plupart des poètes de la musique. Ceux-ci sont en général les Québécois les plus célèbres à l'étranger même s'ils sont les moins étudiés dans les milieux universitaires (c'est devenu un acquis, malheureusement, que d'accorder préséance à la poésie de l'oeil et aux recherches formelles sur la dimension graphique plutôt qu'à la poésie de l'oreille et aux recherches formelles sur la dimension musicale ; déformation du livre, déformation de linguistes). Certains Québécois, pourtant, se sont mérités de figurer dans les collections spécialisées de Seghers et font parfois la pluie et le beau temps à l'étranger, que ce soit à l'Olympia ou sur les palmarès des concours internationaux (Spa, Sopot, Tokyo). La critique « académique » porte bien moins d'attention à leur type de recherche formelle sur la sonorité qu'à leurs prises de position politiques. Il faut toutefois souligner les textes chantés par Pauline Julien, principalement ceux de Denise Boucher et de Madeleine Gagnon, qui s'ajoutent à ceux des « formalistes » de *La Nouvelle Barre du jour* ou du groupe des femmes *La Nef des sorcières* et *Les Têtes de pioches*, soit Nicole Brossard et France Théorêt, pour ne nommer que deux poètes du groupe.

Il y a enfin les utopistes et les contre-culturels. On ne pense pas souvent à Gérald Robitaille, qui fut secrétaire d'Henry Miller. On pense davantage à Patrick Straram qui faillit bien relancer ici le situationnisme (*Situations*, 1959, *Cahiers pour un paysage à inventer*, 1960). On pense à Gilbert Langevin qui tente d'allier l'un et le multiple du personnalisme et du marxisme en fondant l'Institut fraternaliste et les éditions Atys (dont les principaux poètes passent à Parti pris) pour ensuite collaborer aux publications « underground » (*Passe-partout*, 1965, *Logos*, 1967 et *Le Voyage*, 1968) où on re-

trouve, avec des textes de Langevin, des textes et des mentions de personnes à qui on doit chansons, poèmes ou événements contre-culturels et utopistes : Emmanuel Cocke, Pierre Corneillier, Claude Dubois, Lucien Francoeur, le baron filip, Jacques Larue-Langlois, Robert Myre et Denis Vanier. Sans oublier Claude Paradis qui organisa avec les poètes Louis Geoffroy et Albert-G. Paquette des manifestes-agis, sous le nom d'Opération Déclie, à l'occasion du vingtième anniversaire du manifeste des Automatistes. Sans oublier Armand Vaillancourt à qui on doit un manifeste et des expériences relatives à la poésie de Claude Péloquin et de son groupe des Zirmates. Plus récemment, on note la création du journal *Hobo-Québec* et la revue *Cul-Q* où apparaissent de nouveaux poètes de la contre-culture, qui pratiquent en même temps un certain formalisme : Claude Beau-soleil, Yolande Villemaire et Josée Yvon, par exemple. Et Jean Leduc qui fournit plusieurs poèmes-objets de même que, aux Éditions de l'Oeuf, Yrénée Bélanger et Guy Presseault.

En considérant le panorama de la poésie québécoise à travers cette grille, il faut nécessairement prévoir des recoupements. Certains Automatistes, par exemple, entendaient recourir principalement à la critique freudienne des idées (axe psychologique) tout en retenant comme essentiel le recours à la critique marxiste des institutions (axe social). Quelques poètes formalistes de *La Barre du jour*, pour prendre un autre exemple, sont connus surtout pour leur travail sur le signifiant, mais ils ont, à l'occasion et de plus, pris, côté signifié, des positions idéologiques non équivoques (les procès du FLQ, le féminisme). Dernier exemple : une revue comme *Dérives*, essentiellement poétique au départ, me paraît avoir précisé de plus en plus sa ligne d'intervention idéologique et une autre, comme *Chroniques*, l'avoir rendue de plus en plus floue ; *Brèches* laisse une large place au travail formel et pourtant un de ses directeurs, qui est poète, signe le premier article de *Hobo-Québec* ; André Beaudet.

Il faut aussi prévoir que des groupes moins définis s'éparpillent sur le tableau au gré des individus plutôt qu'au gré des maisons d'édition. La collection « Prise de parole » de Sudbury semble s'être donnée des objectifs analogues à ceux

de l'Hexagone mais publie des poèmes comme ceux de Denis Saint-Jules qui sont à la fine pointe du formalisme⁶. Les Éditions du Noroît et les Écrits des forges paraissent relativement ouvertes, elles aussi (comme l'était la collection « Poésie canadienne » de Déom ou celle des Éditions de l'Arc) et il n'est guère possible de les situer en bloc sur l'axe de l'intervention ou sur celui de l'identification. Heureusement, d'ailleurs, que tout n'est pas tout l'un ou tout l'autre et que des poètes font preuve d'une capacité fantastique de renouvellement. Comme Chamberland, Hénault ou Lasnier dont l'oeuvre a tellement circulé dans ce champ magnétique.

C'est une mire télescopique que j'ai proposée ici, pour observer le panorama québécois de la poésie, pour permettre au lecteur peu familier le balayage optique. Pour être tout à fait honnête avec les poètes, il aurait fallu nommer des oeuvres plutôt que des écrivains, faire une topologie axiale des textes plutôt que des auteurs. Je m'excuse auprès de ces derniers d'avoir simplifié moi aussi et peut-être d'en avoir à la fois oublié et trop mis. Il faudrait un livre.

André G. Bourassa
Regroupement théâtre-danse
UQAM

1. Guy Robert, « La Poésie sauvage au Québec », *Revue d'esthétique*, 1975, 3/4, coll. 10/18, n° 1001, p. 132-163.
2. Clément Moisan, « La Poésie », *Études françaises*, vol. 13, n° 3/4, oct. 1977, p. 279-300.
3. Philippe Haeck, « La Poésie québécoise aujourd'hui », *Magazine littéraire*, n° 134, mars 1978, p. 79-83. Mêmes structures dans *Naissances* (VLB, 1979) où l'idée d'un « continuum » historique est cependant moins évidente.
4. J'ai cité ailleurs (« Des âges et des manières », *La Nouvelle Barre du jour*, n° 71, nov. 1978, p. 62) une définition du « Texte » par Jean Fisette qui va dans ce sens.
5. J'en profite pour souligner la parution récente de *Migrations* de Marcel Bélanger et de *Chaleuils* de Cécile Cloutier aux Éditions de l'Hexagone. On savait, depuis la fondation des Éditions Parallèles, qu'il fallait compter définitivement avec Marcel Bélanger ; il ne se dément pas, au contraire. Quant à Cécile Cloutier toutes ces lampes qu'elle allume dans sa nuit font une fête peu banale de la parole québécoise.
6. Cf. « Prendre la parole pour se (faire) connaître », *Liaison* (Ottawa), n° 5.6, mai 1979, p. 19.